Une réponse de Claudia Gaspar en mai 2009 sur le forum de l'Elp parlait d'un texte de Lacan dont j'ignorais l'existence et qui existait en espagnol. J'ai donc commandé l'ouvrage. Paru en juin 1998 il avait échappé à la recension du *Pas-tout* close début 99. Parce qu'il y est indiqué « *tous droits réservés Pour toute reproduction s'adresser à Jacques-Alain Miller* » et que le texte en espagnol a été publié dans *Revista Uno por Uno* par un membre de l'AMP il est exclu de l'ajouter à la compilation du Pas-tout.

L'audio qui existe fait défaut pour revoir l'établi. L'image de l'original est en fin de texte

PV

Una respuesta de Claudia Gaspar en mayo de 2009 sobre el foro de Elp hablaba de un texto de Lacan y yo ignoraba su existencia y el que existía en español. Encargué pues la obra. Aparecido en junio de 1998 había escapado de la comparación de el *Pas-tout* cierre a principio del 99. Porque él se señala allá «*reservados todos los derechos Para toda reproducción dirigirse a Jacques-Alain Miller*» y porque el texto en español ha sido publicado en *Revista Uno por Uno* por un miembro de la AMP es excluido de añadirlo a la compilación de el *Pas-tout*.

El audio que existe hecho falta para ver de nuevo el establecido. La imagen del original está al final de texto

PV

Conférence prononcée au Centre universitaire méditerranéen (C.U.M.) de Nice le 30 novembre 1974 et présentée ainsi le 30.11.1997 par Élisabeth Gesblesco : « Le docteur Lacan avait été invité par Jean Poirier alors directeur du Centre Universitaire Méditerranéen dit plus habituellement C.U.M. […] un ami enregistra la conférence elle-même, que je me chargeais de retranscrire[…] je remis ce texte au Docteur Lacan en janvier 1975 et il s'en montra très satisfait […] après la mort de Jacques Lacan le 9 septembre 1981, sachant que Jacques-Alain Miller était dépositaire du droit moral sur l'œuvre , je m'abstins d'utiliser ce texte. Publié par « Les Cahiers Cliniques de Nice » n°1 juin 1998. p 9-25

(*) Conferencia pronunciada en el Centro Universitario Mediterráneo (CUM) de Niza, el 30 de Noviembre de 1974. Texto establecido por Jacques—Alain Miller a partir de la transcripción realizada por Mme. Elisabeth Geblesco desde una grabación de M. François Pélissier. Traducido al castellano por Miguel Bassols. Publicado en la Revista Uno por Uno Nro 46 (1998) EOL.

---

(9) LACAN : – C'est évidemment une faiblesse que d'avoir accepté ce titre.

Evidentemente. es una debilidad haber aceptado este título.

Lors de la séance de réception de mon ami Claude Lévi- Strauss à l'Académie Française[1], il m'avait semblé que celui-ci élevait l'Académie Française jusqu'à l'initiation, c'est-à-dire réduisait l'initiation à rien. Naturellement, cela me tracassait. Je lui ai posé peu après toutes les questions qu'il fallait, grâce à quoi je me suis aperçu que, effectivement, il réduisait l'initiation à ce que comporte l'accession à l'Académie Française, ce qui m'a encore plus affecté – non pas du tout que je tienne à l'initiation.

Iniciación

En ocasión de la sesión de ingreso de mi amigo Claude Lévi-Strauss a la Académie Française, me pareció que elevaba a la Académie Française hasta la iniciación, es decir, que reducía la iniciación a nada. Naturalmente, es algo que me preocupaba. Le planteé poco después todas las preguntas que hacían falta, gracias a lo cual me di cuenta de que, en efecto, reducía la iniciación a lo que implica el acceso a la Académie Française, lo que me afectó más todavía —no es que le tenga ningún aprecio a la iniciación—.

[1] http://www.ina.fr/sciences-et-techniques/sciences-humaines/video/I06320441/essai-des-habits-d-academicien-pour-claude-levi-strauss.fr.html

Non seulement je n'y tiens pas, mais je pense, pour tout dire, que l'initiation est toujours un truc assez moche.

No sólo no le tengo aprecio alguno sino que pienso, para decirlo claro, que la iniciación es siempre una historia bastante fea.

Naturaleza

On parlait tout à l'heure à déjeuner, avec Poirier et quelques personnes qu'il avait bien voulu réunir à mon usage, [10]de la nature. Il est évident que l'initiation participe d'une croyance à la nature.

Je tâcherai de vous faire sentir, pendant cette chose comme ça qui s'appelle une conférence, à quel point je n'y crois pas, à la nature. Ceci est d'ailleurs frappant – dans une culture, dans ce qu'on appelle ainsi au nom de la nature – la nature qui serait… il y a différentes conceptions de la nature.

Je ne crois pas beaucoup à l'initiation, tout en le regrettant un peu comme tout le monde, enfin comme tous les débiles, ce que je me sentirais dans la nature... Malheureusement, vu que je suis analyste, il m'est totalement impossible d'y croire.

Hablábamos ahora en la comida, con Poirier algunas personas que ha tenido a bien reunir conmigo, de la naturaleza. Es evidente que la iniciación participa de una creencia en la naturaleza.

Intentaré hacerles sentir, durante esta cosa que se llama conferencia, hasta qué punto creo en la naturaleza. Es, por otra parte, algo sorprendente —en una cultura, en lo que llaman así con el nombre de naturaleza, la naturaleza que existiría—, hay diferentes concepciones de la naturaleza.

No creo mucho en la iniciación, aunque lo lamente un poco, como todo el mundo, bueno, como todos los débiles. Me sentiría en la naturaleza… Por desgracia, visto que soy analista, me resulta totalmente imposible creer en ella.

Desecho

L'analyste – au moins ai-je essayé de faire qu'il y ait des analystes de cet acabit – est quelqu'un qui réalise – le pire est qu'il faut qu'il le réalise lui-même – que ce dont il s'agit dans l'effet de toute culture, au fond du fond du tourbillon, je veux dire ce qui fait cause – eh bien, c'est un déchet.

Tout le monde ne s'en aperçoit pas, mais seul a le droit de s'autoriser d'être vraiment un analyste celui qui s'en est aperçu. Être un déchet est ce à quoi aspire sans le savoir quiconque est un être parlant. Je n'emploie ce terme que parce que je ne sais pas à qui je m'adresse, vous êtes trop nombreux. Quiconque est un être parlant est pris dans ce tourbillon qui est la vraie [course] <cause> de son désir – désir dont vous avez sans doute appris à l'occasion que c'est l'essence de l'homme. Un certain Spinoza s'en est aperçu, bien avant que la psychanalyse existât. Dieu merci, il jette un voile sur ce qu'il en est de l'authentique cause du désir.

El analista —al menos he intentado hacer que haya analistas de esta índole— es alguien que se da cuenta —lo peor es que es preciso que se dé cuenta él mismo— de que aquello de lo que se trata en el efecto de cualquier cultura, en el fondo del fondo del torbellino, quiero decir lo que hace causa —pues bien, es un desecho—.

No todo el mundo se da cuenta de eso, pero sólo tiene el derecho a autorizarse a ser verdaderamente un analista aquél que se ha dado cuenta de eso. Ser un desecho es a lo que aspira sin saberlo cualquiera que sea un ser hablante —sólo empleo este término porque no sé a quién me dirijo, son ustedes demasiado numerosos—.

Cualquiera que sea un ser hablante está apresado en este torbellino que es la verdadera carrera de su deseo —deseo del que habrán aprendido sin duda que es la esencia del hombre. Un tal Spinoza se dio cuenta, mucho antes de que existiera el psicoanálisis. A Dios gracias, deja caer un velo sobre lo que sucede con la auténtica causa del deseo.

Desafío

Bien. Nous voilà entrés dans le *phénomène* lacanien.

C'est un titre que j'ai accepté. Poirier me téléphonait, je n'avais pas pensé à un titre parce que j'avais d'autres chats à [11] fouetter, il m'a passé celui-là, je l'ai accepté. Je ne vois pas pourquoi je n'accepterais pas quelque chose comme un défi.

Bien. Ya hemos entrado en el fenómeno lacaniano.

Es un título que acepté. Poirier me llamó por teléfono y yo no había pensado en un título porque tenía otras cosas en la cabeza, me dio éste y lo acepté. No veo porqué no aceptaría algo así como un desafío.

C'est ainsi que j'ai accepté de répondre à une certaine *Télévision*. J'ai l'air de jeter des vérités hors-cycle à la tête alors que tout le monde pense que l'être parlant est un déchet ; et la preuve, c'est qu'au nom de ceci qu'on m'interrogeait pour la télévision, on m'a posé les questions les plus stupides, auxquelles j'ai tâché de répondre de la même façon, comme on répond à un défi.

Acepté de la misma manera responder a una tal Televisión. Tengo cara de lanzar verdades, fuera de ciclo, por la cabeza cuando resulta que todo el mundo piensa que el ser hablante es un desecho, y la prueba está en que en nombre de aquello por lo que me preguntaban para la televisión, me han planteado las preguntas más estúpidas, preguntas a las que he intentado responder de la misma manera, así como se responde a un desafío.

Efectos

Je ne vais tout de même pas faire du présent défi un piège, et vous expliquer que je n'ai rien à faire avec un *phénomène* quelconque, parce que cela m'engagerait déjà dans les divers sens du mot *phénomène*. II est néanmoins évident que ce n'est pas du *phénomène* Lacan qu'il s'agit. Si j'ai accepté ce défi, c'est parce que j'admets qu'il y a des effets lacaniens. De quel ordre sont-ils ? Évidemment, de celui que je veux.

Con todo, no voy a ver ninguna trampa en el desafío presente y explicarles que no tengo nada que ver con cualquier fenómeno, porque eso ya me implicaría en los diversos sentidos de la palabra fenómeno. Es evidente. sin embargo, que no se trata del fenómeno Lacan.

Si he aceptado este desafío es porque admito que hay efectos lacanianos.

¿De qué orden son?. Del que yo quiero, evidentemente.

Noúmeno

Cela n'a rien à faire avec le *phénomène* au sens, disons, le plus sérieux qui est donné à ce terme. Comme il y a ici, je le suppose, quelques personnes pour s'en douter, c'est celui qui l'oppose au *noumène*. Ce sont des histoires de philosophie, de ces choses qui traînent dans l'enseignement.

On m'a prévenu que j'entendrai parler je ne sais pas qui, ce qui me met à l'aise – je donne ma parole que je ne soupçonne pas qui c'est –, quelqu'un qui fait office de Sybille C.U.M. Eh bien, le *noumène*, tel qu'on l'a entendu dans des âges très anciens – en quoi la *Sybille de Cumes* n'est pas plus mal placée qu'ailleurs –, est quelque chose où s'ébauche une sorte de pressentiment de ce que j'appelle quant à moi, plus simplement, le réel.

(12)C'est d'ailleurs ainsi que cela se présente. On dit que le *phénomène* est ce en quoi les choses, comme on s'exprime, nous apparaissent. Elles ne nous apparaissent qu'à travers la faiblesse de nos sens, et nous ne soupçonnons pas ce qu'il peut en être de leur réel. C'est une vue modeste, mais dont il s'agit justement de rendre compte.

No tiene nada que ver con el fenómeno en el sentido, digamos, más serio que se ha dado a este término. Como aquí hay, supongo. algunas personas para sospecharlo, es el que lo opone al noúmeno. Son historias de filosofía, cosas de esas que van dando vueltas en la enseñanza.

Me han avisado que escucharía hablar a no sé quién, lo que me pone contento —les doy la palabra de que ni sospecho quién es— alguien que hace de Sibila del CUM. Pues bien, el noúmeno, tal corno lo entendieron en épocas muy antiguas —para esto la Sibila de Cumes no está en peor posición que otros—, es algo donde se esboza una especie de presentimiento de lo que por mi parte llamo, de modo más simple, lo real.

Por lo demás, es así como se presenta. Dicen que el fenómeno es aquello en lo que las cosas, tal como se expresan, se nos aparecen. Sólo se nos aparecen a través de la debilidad de nuestros sentidos y no sospechamos lo que puede suceder con su real. Es un punto de vista modesto, pero del que precisamente se trata de dar cuenta.

Marquinitas

Il se trouve, en effet, qu'en dépit de cette soi-disant impossibilité d'accéder au réel des choses, nous avons eu par quel incroyable frayage, accès à quelque chose qui, de ce réel,

En efecto, a pesar de esta susodicha imposibilidad de acceder a lo real de las cosas, hemos tenido acceso, por un increíble camino, a alguna cosa que ¿qué nos ofrece de ese real? A final de cuentas, nos ofrece algunas maquinitas.

nous donne quoi ? En fin de compte, quelques gadgets.

Ils ont ceci de particulier de porter la marque de l'être qui les a fabriqués – il n'est rien qui aille plus vite au déchet que lesdits gadgets. Ces gadgets – la télévision, l'automobile, les appareils – chacun sait où ça va. Ça finit dans une décharge où on les démantibule. C'est tout à fait comparable au sort d'un être humain.

Ce qui vous les fait attribuer au réel, est évidemment bien autre chose que ça. C'est que nous ne les construisons pas sans cet énorme appareil scientifique qui, lui, n'a rien à faire avec lesdits gadgets et leur sort.

L'appareil scientifique est quelque chose qu'il conviendrait d'expliquer : pourquoi nous trouvons-nous, par exemple, dans cette situation de substituer au *noumène* la théorie des *quanta* ?

L'indétermination entre l'onde et le corpuscule se trouve à un certain niveau, répondre aussi bien des *phénomènes*. De sorte que la question du *noumène* ne s'en trouve pas simplifiée.La question du *noumène* laisse tout à fait en porte-à-faux ce dont il s'agit quant au *phénomène*.

(13)Ce que je voudrais, c'est faire que le discours analytique se tienne assez pour s'enseigner de façon aussi rigoureuse que la science. Ce qui, pourtant, me rend ce dessein difficile à réaliser, c'est que quoiqu'elle en pense, la science ne s'est pas encore donnée son propre statut.

Bien sûr, me dira-t-on, c'est l'expérience qui fait son statut. Il est pourtant bizarre et regrettable que l'expérience ne mène strictement à rien quand l'appareil mathématique ne la soutient pas. C'est très précisément de cet appareil que, de façon datable, la prétendue fécondité de l'expérience s'est opérée dans la science.

Quand la science en question, qu'elle soit physicienne ou biologiste, se targue de trouver sa règle dans l'expérience, elle omet complètement qu'il n'y a d'expérience sensée que depuis Galilée, pour l'appeler par son nom. Il a fallu frayer les choses d'une façon telle qu'on renonce à se servir de ses intuitions, c'est-à-dire de quelque chose de sorti de l'imaginaire, et qu'on se passe de ce qui va très bien avec ces intuitions – il s'agirait encore de savoir pourquoi, à savoir les grands mots, les mots qui font sens.

Il n'y a pas à dire, moi aussi – même en voulant frayer ce qu'est l'analyse – je suis forcé d'emprunter de ces grands mots, des mots qui font sens. Qu'est-ce que c'est, l'imaginaire,

Lo que tienen de particular es que llevan la marca del ser que las ha fabricado —no hay nada que vaya a parar tan rápido al desecho como esas maquinitas. Estas maquinitas —la televisión, el automóvil, los aparatos— todos saben a dónde van a parar. Terminan en un vertedero donde las desguazan. Es del todo comparable al destino de un ser humano.

Aparato

Lo que hace que las atribuyan a lo real es evidentemente algo muy distinto. Es que no las construiríamos sin este enorme aparato Científico que, por su parte, no tiene nada que ver con las maquinitas citadas y con su destino.

El aparato científico es algo que convendría explicar —¿por qué nos encontramos, por ejemplo, en posición de sustituir el noúmeno por la teoría de los quanta?—.

La indeterminación entre la onda y el corpúsculo llega a responder, a cierto nivel, a buen número de fenómenos. De modo que la cuestión del noúmeno no queda más simplificada por eso.

La cuestión del noúmeno deja totalmente en falso de qué se trata con el fenómeno.

Ciencia

Lo que yo querría es hacer que el discurso analítico se sostuviera lo suficiente como para que se enseñara de manera tan rigurosa como la ciencia. Lo que, sin embargo, me hace tan difícil realizar este designio es que, piense lo que la ciencia piense, ésta no se ha dado todavía su estatuto propio. Por supuesto, me dirán, es la experiencia la que le da su estatuto. Sin embargo, es raro y lamentable que la experiencia no conduzca estrictamente a nada cuando el aparato matemático no la sostiene. Es precisamente por este aparato que, de un modo fechable, se ha operado la pretendida fecundidad de la experiencia en la ciencia.

Cuando la ciencia en cuestión, ya sea física o biológica, se jacta de encontrar su regla en la experiencia, omite por completo que sólo hay experiencia sensata desde Galileo, para llamarlo por su nombre. Hubo que abrirse paso de manera tal que uno renunciara a servirse de sus intuiciones, es decir de algo surgido de lo imaginario, y se abstuviera de lo que va tan bien con esas intuiciones —se trataría también de saber por qué—, a saber, las grandes palabras, las palabras que dan sentido.

Nada que decir, yo también —incluso al querer abrir el camino de lo que es el análisis me veo forzado a utilizar esas grandes palabras, palabras que dan sentido. ¿Qué es lo imaginario, lo simbólico, lo real, sino algo que da sentido?

Como ven, el ejercicio de acompasar a cierto número de personas sin caer en el

le symbolique, le réel, si ce n'est quelque chose qui fait sens ?

Comme vous le voyez, l'exercice de mettre au pas un certain nombre de gens ensemble sans retomber dans l'ornière philosophique, n'est pas une petite affaire.

La science elle-même n'ayant absolument pas éclairé ses principes, à savoir sur quel pied elle danse, je n'ai strictement d'autre point d'appui que la pratique analytique. À ceci près que – et je m'en félicite, ce n'est pas moi qui l'ai inventée. C'est un nommé Freud qui a fait le travail de l'introduire.

(14)Nous n'allons pas nous mettre à réfléchir sur le fait qu'il croyait avoir là-dessus l'appui de vérités scientifiques établies. Dieu sait à quel point il se gargarise de notions dites énergétiques. C'est incontestablement ce sans quoi les physiciens ne pourraient aborder quoi que ce soit. Mais jusqu'à nouvel ordre, pour implanter une énergétique au niveau de la pratique analytique, il faut vraiment tirer les choses par les cheveux. C'est avec une sorte de naïveté que Freud s'emploie à réfléchir sur la fonction de la tension. Que peut-on dire de plus vague que de considérer un corps – j'entends ce que vous êtes là, en face de moi, présents avec votre corps – comme quelque chose de plus ou moins chatouillé ?

Dans la pratique analytique, ce dont il s'agit, ce n'est pas simplement de chatouiller. On s'aperçoit qu'il y a des mots qui portent, et d'autres pas. C'est ce qu'on appelle l'interprétation.

C'est par là que j'ai commencé à introduire la sorte de cogitation à laquelle j'invitais mes co-praticiens. Je leur ai demandé de réfléchir, partout – puisque c'est leur règle – sur le sujet de savoir comment il pouvait bien se faire qu'ils opèrent – je ne dis pas guérissent, on ne guérit pas tout le monde – avec les mots. Il y a des opérations qui sont effectives et qui ne se passent qu'avec des mots.

Quand j'ai introduit cela, il y a vingt et un ans, cela a fait du tirage, un tout petit peu de tirage. N'allez pas vous imaginer qu'il y en a eu un très grand. Les psychanalystes sont comme tout le monde, comme vous, ils sont sourds à ce qui ne leur plaît pas. Même parmi mes élèves les plus proches, ils étaient sourdingues à la remarque que je leur faisais, qu'il valait peut- être la peine de remettre en cause quelque chose de l'acquis pour introduire la question de comment cela peut-il bien opérer.

(15)Les mots, le langage comme on dit, on en fait la fonction la plus étrange quand on

atolladero filosófico no es una empresa menor.

Freud

Dado que la ciencia misma no ha aclarado en absoluto sus principios, es decir, con qué paso baila, no tengo estrictamente otro punto de apoyo que la práctica analítica.

Sólo que —y me congratulo de ello— no soy yo quien la ha inventado. Fue un tal Freud quien se dio el trabajo de introducirla.

No vamos a ponernos a reflexionar sobre el hecho de que él creyera tener en esto el apoyo de verdades científicas establecidas. Dios sabe hasta qué punto hacía gorgoritos con nociones llamadas energéticas.

Incontestablemente, sin esto los físicos no podrían abordar nada de nada. Pero hasta nueva orden, para implantar una energética al nivel de la práctica analítica, hay que coger verdaderamente las cosas por los pelos.

Freud se dedica a reflexionar sobre la función de la tensión con una especie de ingenuidad. ¿Qué otra cosa más vaga puede decirse que considerar un cuerpo —entiendo por cuerpo lo que ustedes son aquí. delante mío, presentes con su cuerpo— como algo que tiene más o menos cosquillas?
En la práctica analítica no se trata simplemente de hacer cosquillas. Uno se da cuenta de que hay palabras que incitan y otras que no. Es lo que se llama interpretación.

Palabras

Empecé por ahí a la hora de introducir el tipo de cogitación a la que invitaba a mis copracticantes. Les pedía que reflexionasen, en todas partes, ya que es su norma, sobre el tema de saber cómo llegaba a suceder que operasen —no digo curasen, no se cura a todo el mundo— con las palabras. Hay operaciones que son efectivas y que sólo suceden con palabras.

Cuando introduje esto, hace veintiún años, fue algo que produjo algunas chispas. No se imaginen ahora que muchas. Los psicoanalistas son como todo el mundo, como ustedes, son sordos a lo que no les gusta. Incluso entre mis alumnos más próximos, eran sordos como una tapia ante la observación que les hacía de que valía más la pena poner en cuestión algo de lo adquirido para introducir la pregunta de cómo esto podía llegar a operar.
Las palabras, el lenguaje como dicen, hacen de ello la función más extraña cuando creen que es un medio de comunicación. ¿Comunicación de qué, dios bendito? ¿De

croit que c'est un moyen de communication. Communication de quoi, grand dieu ? De la vérité ? Il est tout de même très curieux que tout le monde ne s'aperçoive pas que le mot serve également à la vérité et au mensonge. Et qu'il y a même toutes les chances qu'il serve au mensonge plus souvent qu'à la vérité, vieille affaire, mise depuis longtemps en évidence avec le fameux dit paradoxe, qui n'a rien de paradoxal, du menteur. L'important n'est pas tellement que le langage dise ou ne dise pas la vérité, c'est qu'il aide – tout court. Il y a des dires qui opèrent, il y a des dires sans effets.

Quelqu'un, là-bas, lève des bras désespérés. J'aimerais bien que, quand j'aurai fini – ce que j'espère faire vite – il pose la question que lui inspire cette remarque sur le dire.

Pour que le dire prenne, nous invitons – nous autres analystes – la personne qui se confie à notre dire, à parler, et, justement, à parler sans le moindre souci de la vérité ou du mensonge, à parler de ce qui lui passe par la tête. Dieu sait que, pour mentir, un analysant ne s'en prive pas.

Il est tout de même curieux que, broché sur cette parole dont nous prions ledit sujet de faire un parler tout venant, un dire puisse avoir un effet –, et que cet effet porte bien au-delà du bavardage auquel, pour le dire, nous invitons le sujet qui se confie à nos soins.

Les effets de ce dire vont tout à fait ailleurs que de corriger le bavardage en question, qui est suggéré, voire imposé, par la règle analytique. Ils vont à modifier (...?...). Comment cela peut-il se faire qu'un dire ait ces effets ?

Mais la nature ?

Quand je parle de la nature, je ne parle pas de ce déchet dont j'ai parlé tout à l'heure – ça, c'est ce que présente l'analyste. Il faut qu'il soit bien assuré dans sa position de déchet pour pouvoir inviter, inciter, l'analysant, comme je l'appelle [16] puisque c'est lui qui fait le travail, à ne pas se croire plus que lui, il ne se croit, l'analyste. Il se met à la disposition de l'analysant au titre de dernier des derniers, puisqu'il va falloir qu'il soit à l'heure, trois ou quatre fois par semaine, pour écouter ce qui va jaillir de lui au naturel. Il faut vraiment qu'il y ait un niveau où il ne se croit pas grand-chose.

Seulement, il est tout de même assez curieux que, en fin de compte, ce soit son dire qui porte. Il porte bien plus loin que ce qui est fourni comme matériel – c'est le terme que nous employons – de bavardage. Il vaut tout de même la peine, pour expliquer ça,

la verdad? Con todo, es muy curioso que no se den cuenta de que la palabra sirve igualmente para la verdad y para la mentira. Y que existen incluso todas las posibilidades de que sirva para la mentira con más frecuencia que para la verdad, vieja historia, que ha quedado desde hace tiempo en evidencia con la famosa paradoja, que no tiene nada de paradójica, llamada del mentiroso.

Lo importante no es tanto que el lenguaje diga o no diga la verdad, sino que ayude —y punto.

Hay decires que operan, hay decires sin efectos.

Hay alguien, ahí detrás, que levanta los brazos desesperadamente. Me gustaría que, cuando yo haya acabado, lo que espero hacer pronto, plantee la pregunta que le inspira esta observación sobre el decir.

Decir

Para que el decir cuaje, los analistas invitamos a hablar a la persona que se confía a nuestro decir y, precisamente, a hablar sin la menor preocupación por la verdad o por la mentira, a hablar de lo que le pasa por la cabeza. Dios sabe que, para mentir, un analizante no se priva de ello.
Sin embargo, es curioso que prendido a esa palabra con la que rogamos al sujeto citado que haga un hablar lo primero que le venga, un decir pueda tener un efecto, —y que este efecto vaya mucho más allá del charloteo al que, para decirlo, invitamos al sujeto que se confía a nuestros cuidados.

Los efectos de este decir llegan a un lugar totalmente distinto que corregir el charloteo en cuestión, ese que está sugerido, impuesto incluso, por la regla analítica. Llegan hasta a modificar (...). ¿Cómo puede suceder que un decir tenga estos efectos?

¿Pero la naturaleza?

Cuando hablo de la naturaleza no hablo de este desecho del que he hablado hace un momento —esto es lo que el analista hace presente. Es preciso que esté bien seguro en su posición de desecho para poder invitar, incitar, al analizante, como lo llamo yo ya que es él quien hace el trabajo, al no creerse más de lo que él, por su parte, se cree, el analista. Se pone a la disposición del analizante como el último de los últimos, ya que será preciso que esté a la hora, tres o cuatro veces por semana, para escuchar lo que brotará de él al natural. Es preciso verdaderamente que haya un nivel en el que no se crea gran cosa.

Sólo que, con todo, es bastante curioso que, a fin de cuentas, sea su decir el que tenga efectos. Tiene efectos mucho más allá de lo que viene proporcionado como material —es el término que empleamos— de charloteo.

d'essayer d'avoir quelque chose qui ressemblerait à un réel.

Para explicar esto, valdría la pena, sin embargo. intentar tener algo que se pareciera a un real.

Dios

Il est déjà cinq heures un quart, et je ne vois pas pourquoi je tirerais sur la corde de la patience, d'autant plus que je voudrais bien plutôt vous entendre, vous, puisque j'ai vu tout à l'heure des signes de bras au ciel, d'invocation sans doute au Seigneur.

À ce propos, quelqu'un me demandait récemment si, quant aux effets lacaniens, je pouvais dire ou non si Dieu était mort.

Pour dire les choses comme je les pense, ou plutôt comme je les écris, Dieu ex-sixte. Entendez-le comme vous voulez, c'est une interprétation – une interprétation de ce qui ex-siste, c'est-à-dire qui n'est pas dans le coup. Et c'est pour cette raison que je m'interroge sur son rapport avec le sens.

Son ya las cinco y cuarto y no veo porqué estiraría más la cuerda de la paciencia, más aún teniendo en cuenta que querría escucharles a ustedes, ya que he visto ahora misma signos de brazos alzados al cielo, sin duda de invocación al Señor.

A propósito, alguien me preguntaba hace poco si, por lo que se refiere a los efectos lacanianos, podía o no decir yo si Dios estaba muerto.

Para decir las cosas tal como las pienso. O mejor tal como las escribo, Dios ex-siste. Entiéndanlo como quieran, es una interpretacion —una interpretación de lo guie ex-siste, es decir que no está en el ajo. Y es por esta razón que me interrogo sobre su relación con el sentido.

Sentido

Je ne suis pas sûr que le dire qui opère ait toujours un sens. Il y a même des chances, de fortes chances, que ce qu'il y a de plus opérant, c'est un dire qui n'ait pas de sens. C'est une suggestion que je fais. Bien entendu, vous n'êtes pas ici faits pour l'entendre, puisque si vous venez pour entendre parler du *phénomène* lacanien, c'est bien pour autant que ce *phénomène* se présente comme ayant un sens.

(17)Seulement, il y a quelque chose dont Freud s'est aperçu, c'est du rapport de l'inconscient avec le mot d'esprit. Et le mot d'esprit, c'est l'équivoque. Et l'équivoque, c'est le langage.

Le langage est, certes, soumis à quelque chose qui a sa loi. Il suffit de faire un peu de grammaire pour s'en apercevoir. Le langage suppose une ombre de sens. Si je me permettais de donner moi-même l'exemple, je dirais qu'il scie le sens – jouant de l'équivoque entre la scie et l'ombre, la (...?...)[2].

No estoy seguro de que el decir que opera tenga siempre un sentido. Hay incluso posibilidades, muchas posibilidades, de que lo que hay de más operativo sea un decir que no tenga sentido. Es una sugerencia que hago.

Por supuesto, ustedes no están aquí hechos para escucharlo, ya que si vienen para oir hablar del fenómeno lacaniano es precisamente porque este fenómeno se presenta teniendo un sentido.

No obstante, hay algo de lo que Freud se dio cuenta, y es de la relación del inconsciente con el chiste. y el chiste es el equívoco. Y el equívoco es el lenguaje.

El lenguaje está, es cierto, sometido a algo que tiene su ley. Basta con hacer un poco de gramática para darse cuenta de ello. El lenguaje supone una sombra de sentido. Si yo mismo me permitiera dar el ejemplo, diría que deja cortado [scie] al sentido —jugando con el equívoco entre la sierra [la scie] y la sombra, la (...).

Nudo

On pourrait s'apercevoir que cela va un tout petit peu plus loin que ça n'a l'air.

À regarder de près notre géométrie, on s'apercevrait notamment que c'est une

Podrían darse cuenta de que esto va un poquito más allá de lo que parece.

Considerando nuestra geometría más atentamente, se darían cuenta especialmente

[2] Voir « Peut-être à Vincennes » (écrit à l'automne 1974 paru dans Ornicar ? en janvier 1975). « J'indique ici la convergence : 1) de la grammaire en tant qu'elle fait scie du sens, ce qu'on me permettra de traduire (σκῖ) de ce qu'elle fasse ombre de la proie du sens ; 2) de l'équivoque, dont justement je viens de jouer, quand j'y reconnais l'abord élu de l'inconscient pour en réduire le symptôme (*Cf.* ma topologie): de contredire le sens ».

géométrie de la scie. Nos surfaces planes, nos volumes, nos arrêtes et autres lignes idéales, ne suffisent pas à donner un statut au point. Et pourtant le point, l'élément comme nous disons aussi, c'est avec ça, que nous pensons même en mathématiques. Nous en soutenons la théorie dite des ensembles.

Il pourrait y avoir une autre façon d'engendrer le point, et c'est ce que j'ai essayé de faire en parlant d'un certain nœud, dit borroméen. C'est un drôle de machin, que je ne vous dessinerai pas pour l'instant, parce que vous êtes trop nombreux. Si vous étiez cinq ou six, comme je m'y attendais, je vous aurais dessiné le nœud borroméen, et vous auriez vu tout de suite que c'est ravissant, et que ça démontre le rapport du réel, de l'imaginaire et du symbolique comme il n'est pas permis.

Le point est à trouver au cœur, au centre. C'est aussi bien ce qui le défait, en tant qu'il résulte du vrai coinçage, le plus central, du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

[18]Vous avez un corps, d'où procède votre imaginaire. Vous êtes surgi de cette chose fabuleuse, totalement impossible, qui est la lignée génératrice, vous êtes né de deux germes qui n'avaient aucune raison de se conjuguer, si ce n'est cette sorte de loufoquerie qu'on est convenu d'appeler « amour ». Ils font l'amour – au nom de quoi, grand dieu ?

Cela est tellement patent qu'il y a eu tout de même une petite pointe de sens à se manifester franchement, au niveau du symbolique. On s'est aperçu que l'amour, ça ne se soutient que de ceci – Aime ton prochain – personne ne sait qui il est, naturellement – comme toi-même. Mais au nom de quoi veux-tu t'aimer toi-même ?

C'est justement là que se rencontre le phénomène absolument fabuleux, qui se réalise de ceci, que l'homme – c'est là-dessus que j'ai tenté de faire mon premier frayage – aime son image comme ce qui lui est le plus prochain, c'est-à-dire son corps. Simplement, son corps, il n'en a strictement aucune idée. Il croit que c'est moi. Chacun croit que c'est soi. C'est un trou. Et puis au-dehors, il y a l'image. Et avec cette image, il fait le monde.

Il n'y a qu'une seule chose dont il ne sache littéralement que faire, quand par exemple

de que es una geometría de la sierra. Nuestras superficies planas, nuestros volúmenes, nuestras aristas y otras líneas ideales, no bastan para dar un estatuto al punto. Y sin embargo es con el punto, con el elemento como también decimos, con lo que pensamos incluso en matemáticas. Sostenemos en esto la teoría llamada de los conjuntos.

Podría haber otra manera de engendrar el punto, es lo que he intentado hacer al hablar de cierto nudo, llamado borromeo. Es un chisme divertido que no voy a dibujarles ahora, porque son ustedes bastante numerosos. Si fueran cinco o seis, como me esperaba, les habría dibujado el nudo borromeo y habrían visto enseguida que es encantador y que demuestra la relación de lo real, de lo imaginario y de lo simbólico como nada lo permite.

El punto hay que encontrarlo en el corazón, en el centro. Es también aquello que lo deshace, en tanto es el resultado de la verdadera trabazón, la más central, de lo simbólico, de lo imaginario y de lo real.

Amor

Ustedes tienen un cuerpo, del que procede su imaginario. Han surgido de esta cosa fabulosa, totalmente imposible, que es el linaje generador, han nacido de dos gérmenes que no tenían ninguna razón de conjugarse, si no es esa especie de chifladura que se ha convenido en llamar amor. Hacen el amor —en nombre de qué, ¿dios bendito?—

Es algo tan patente que ha habido con todo un pequeño atisbo de sentido que se manifiesta de manera franca, al nivel de lo simbólico. Algunos se dieron cuenta de que el amor es algo que sólo se aguanta por esto —Ama o tu prójimo— nadie sabe quién es, naturalmente —como a ti mismo—. ¿Pero en nombre de qué quieres amarte a tí mismo?

Es precisamente aquí donde se encuentra el fenómeno absolutamente fabuloso, que se produce por lo siguiente, por el hecho de que el hombre —es con esto que intenté abrir primero el camino— ama a su imagen como lo que le es más prójimo, es decir su cuerpo. Simplemente, de su cuerpo no tiene estrictamente ninguna idea. Cree que es yo [moi]. Cada uno cree que es él. Es un agujero. Y después, afuera está la imagen. Y con esta imagen hace el mundo.

Relación

Sólo hay una cosa de la que no sabe literalmente qué hacer cuando por ejemplo es un hombre —es una mujer—. No ha nada de lo que sepa menos qué hacer que de una

c'est un homme : c'est une femme. Il n'y a rien dont il sache moins que faire, que d'une femme. Interrogez-vous. Qu'y a-t-il de plus embarrassant pour un homme qu'un corps de femme ?

C'est au point que même Platon s'en est aperçu. Il s'en est aperçu dans *Le Banquet*, où il raconte, à un niveau mythique – c'est très commode, le mythe, et même indispensable – qu'ils n'en faisaient qu'un, de corps – et ce qui est très embêtant, que ça ne s'est jamais revu.

Freud, tombant dans le panneau, nous raconte que l'Éros, c'est la tendance vers l'Un. C'est justement là qu'est toute la question – le réel, lui, il est bel et bien deux. À partir de là, il [19]est tout à fait clair que le réel, comme je l'exprime, c'est justement l'impossible. À savoir, l'impossible de ce qui donnerait un sens à ce rapport dit sexuel.

Il y a quelque chose que Freud a mis en évidence. Ce n'est pas parce qu'il l'appelle « sexualité » qu'il faut se foutre le doigt dans l'œil, et croire que ce qu'il dit est exactement le contraire de ce qu'il dit effectivement. Ce qu'il dit effectivement, c'est que le sexuel est partout ailleurs que dans le génital, à savoir, partout ailleurs que ce qui aboutit à la reproduction.

Il s'agit de mettre en relief le rapport de ceci avec le fait que ce même être – qualifié d'être parlant, quelqu'effort qu'il fasse pour donner sens au rapport sexuel – en est réduit à une formidable prolifération de mots, voire à l'occasion de lettres d'amour, toutes choses qui ne sont strictement fondées sur rien, sur rien d'autre que sur le fantasme, c'est à savoir, ce qui suscite la jouissance.

Il y a un rapport – mais quel est-il ? – entre ce que Freud a mis en évidence concernant la sexualité et le fait qu'il y a des animaux qui parlent, c'est-à-dire qui sont affligés de quelque chose de tout à fait parasitaire, qui ne les laisse certes foutrement pas indifférents.

J'entends des analystes m'objecter que dans l'analyse, ce qui compte n'est pas le langage, comme je l'énonce, mais, paraît-il, l'affect. Ils font preuve de prudence pour le dire, puisqu'ils sortent un mot dont ne se sont jamais servis ceux que j'appellerai des médicastres, c'est-à-dire des gens qui ne savent même pas ce qu'ils disent.

mujer.

Interróguense. ¿Qué hay más embarazoso para un hombre que un cuerpo de mujer?

Hasta el punto que incluso Platón se dio cuenta de esto. Se dio cuenta en El Banquete, donde explica, a un nivel mítico —es muy cómodo el mito, incluso indispensable— que no hacían más que uno, un cuerpo —y, cosa muy fastidiosa, que esto es algo que no ha vuelto a verse nunca—.

Freud, cayendo en la trampa, nos cuenta que el Eros es la tendencia hacia el Uno. Es precisamente aquí donde está toda la cuestión —lo real, por su parte, es dos de la mejor manera. A partir de ahí, está muy claro que lo real, tal como yo me expreso, es precisamente lo imposible. A saber, lo imposible de lo que daría un sentido a esa relación llamada sexual.

Sexualidad

Hay algo que Freud puso de manifiesto. No es porque lo llame sexualidad que hay que llevarse un chasco y creer que lo que dice es exactamente lo contrario de lo que efectivamente dice. Lo que efectivamente dice es que lo sexual está en cuaquier otra parte que en lo genital, o sea, en cualquier otra parte que en aquello que lleva a la reproducción.

Se trata de poner de relieve la relación de esto con el hecho de que este mismo ser, calificado como ser hablante, por muchos esfuerzos que haga en dar sentido a la relación sexual, queda reducido a una formidable proliferación de palabras, incluso de cartas (letras) de amor si llega el caso, toda una serie de cosas que no están estrictamente fundadas en nada —en nada que no sea en el fantasma, es decir, lo que suscita el goce—.
Hay una relación —pero ¿cuál?— entre lo que Freud puso de manifiesto con respecto a la sexualidad y el hecho de que haya animales que hablan, es decir, que están afligidos por algo totalmente parasitario, que ciertamente no les deja jodidamente indiferentes.

Afecto

Escucho a analistas que me objetan que en el análisis lo que cuenta no es el lenguaje, tal como yo lo enuncio, sino, según parece, el afecto. Hacen prueba de gran prudencia para decirlo, ya que toman un palabra de la que nunca se han servido aquellos que llamaré medicastros, es decir, personas que no saben ni lo que dicen.

El afecto ¿qué es?

L'affect, qu'est-ce que c'est ?

Il y a des affects. Non seulement il y en a, mais j'en ai sorti un certain nombre dont on n'avait jamais entendu parler avant dans la théorie analytique. J'ai mis à sa place la fameuse triade *inhibition, symptôme, angoisse*, qui est un des points [20] les plus vifs, les plus nerveux, de la théorie freudienne, en montrant qu'il ne fallait pas mettre les trois termes sur la même ligne, mais les décaler, grâce à quoi on pouvait voir ce qui se dessinait dans cette classification qui est correcte.

Les prétendus affects ne témoignent, en fait, que l'affectation de ceux qui en parlent. Qu'est-ce qui fait l'émotion ? Croyez-vous que ce soit que les tripes remuent ? De quoi est-ce qu'elles remuent ? Elles remuent des mots. Il n'y a rien qui affecte, comme on dit, davantage celui que j'ai qualifié d'être parlant.

Je vais tout de même vous dire le mot dont je me sers pour désigner l'inconscient – je dis le parlêtre. Je me permets ici aussi une petite équivoque – c'est l'être qui parle, mais c'est aussi celui qui parle cette chose fabuleuse qui, strictement ne tient qu'au langage, à savoir « l'être ».

Si ce n'était pas le langage qui introduise l'être, tout l'être, cette idée, d'où viendrait-elle ?

Mis à part les philosophes dont c'est le métier de faire de l'ontologie, je me demande quel serait le poids de ce verbe *être* dont on se demande ce qu'il peut être pour un être qui ne parle pas. Il ne suffit pas d'avoir des relations très intimes et personnelles avec un dauphin pour être sûr qu'il pense être. S'il n'y avait pas le mot *être*, je ne sais pas si l'homme penserait être. Ce sont des petites remarques, que j'ai faites incidemment, en marge de mes gardes.

Ce que je veux simplement vous dire pour terminer, c'est que ce à quoi nous avons affaire, c'est au symptôme. Un symptôme est un effet qui se situe dans le champ du réel. Voilà sur quoi il s'agit de s'interroger avec ma petite mécanique, le nœud borroméen du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Comment se fait-il que l'on puisse, dans un [21] sens, rattacher un symptôme à quelque chose de précis dans l'inconscient, c'est-à-dire à un savoir ? Ce n'est nullement cette sorte de savoir que, sous des noms divers, au cours des âges, on a imputé au réel. Nous ne

Hay afectos. No sólo los hay sino que he hecho aparecer cierto número de los que nadie había escuchado nunca hablar antes en la teoría analítica. He puesto en su lugar a la famosa triada: inhibición, síntoma, angustia, que es uno de los puntos más vivos, más nervudos, de la teoría freudiana, mostrando que no había que poner los tres términos en la misma línea sino que había que desplazarlos, gracias a lo cual se pudo ver lo que se dibujaba en esta clasificación que es correcta.

Los pretendidos afectos sólo dan testimonio, de hecho, de la afectación de los que hablan de ellos. ¿Qué produce la emoción? ¿Creen ustedes que son las tripas que se remueven? ¿Qué es lo que remueven? Remueven palabras. No hay nada que afecte más, como dicen. al que he calificado como ser hablante.

Ser

Voy a decirles no obstante la palabra que utilizo para designar al inconsciente —digo el hablaser [Le parlêtre].

Me permito aquí un pequeño equívoco —es el ser quien habla, pero es también el que habla esa cosa fabulosa que, estrictamente, sólo se debe al lenguaje. o sea, el ser.

Si no fuera el lenguaje el que introduce al ser, cualquier ser, ¿de dónde vendría esa idea?

Aparte de los filósofía cuyo trabajo es hacer ontología, me preguntu cual sería el peso de este verbo, ser, del que uno se pregunta qué puede ser para un ser que no habla. No basta con tener relaciones muy íntimas y personales con un delfín para estar seguro de que piensa ser. Si no existiera la palabra *ser*, no sé si el hombre pensaría ser. Son pequeñas observaciones que hago de manera incidental, notas al margen.

Saber

Lo que quiero decirles simplemente para terminar es que aquello con lo que tenernos que vérnoslas es con el síntoma.

Un síntoma es un efecto que se sitúa en el campo de lo real. Es lo que se trata de interrogar con mi pequeña mecánica, el nudo borromeo de lo simbólico, de lo imaginario y de lo real —¿cómo llega a suceder que, en un sentido, se pueda atar un síntoma a algo preciso en el inconsciente, es decir, a un saber? —

No es de ningún modo ese tipo de saber el que, bajo nombres diversos, se imputó a lo real en el curso de los años. No sabemos para nada si lo real sabe sea lo que sea. Precisamente, la prueba es que, cuando se trata del saber que hay que situar en lo real, no podemos hacer decentemente otra cosa que imputarlo a Dios. Es por esto que

savons en rien si le réel sait quoi que ce soit.

Justement, la preuve c'est que, quand il s'agit de savoir, à situer dans le réel, nous ne pouvons décemment l'imputer qu'à Dieu. Et c'est en ça qu'il ex-siste. Il ex-siste. C'est un savoir. On est bien forcé de penser qu'il y a un certain savoir quelque part, parce que le réel témoigne d'un certain ordre. À ceci près qu'il est strictement impossible – je pense que personne ici n'en doute – de penser que ce savoir serait le savoir pour le meilleur. N'y aurait-il que le fléau du symptôme, et, d'autre part, celui du langage.

C'est justement la relation des deux que nous mettons en question. Il est manifeste que le savoir imputé à quelque chose dans le réel, qu'on appelle ça Dieu ou autrement, n'a de toute façon rien à faire avec le savoir qui s'articule spécialement de ceci, qu'il y a un être qui parle.

C'est là que, toujours, l'inconscient s'enracine. Il ne s'enracine pas seulement parce que cet être a appris à parler quand il était enfant, si sa mère a bien voulu en prendre la peine, mais parce qu'il est surgi déjà de deux parlêtres.

L'inconscient, c'est ça. C'est que, déjà, il y avait deux personnes marquées par le parlêtre, marquées par cette distorsion dans la pensée – on ne sait pourquoi, comme figure, comme inquiétude – qui tient à ce qu'il y a du parlêtre. C'est d'être né de deux parlêtres, c'est-à-dire d'être déjà préfiguré, si l'on peut dire, comme trace dans leur désir. C'est déjà qu'il surgit ce qui fait que chacun a un inconscient.

Il y a un inconscient parce que tels sont ces êtres de parlêtre qu'il ne se pourra pas que son apprentissage de *lalangue* (...?...) entre les deux quoi, autant que vous voudrez son élan de surcroît (...?...) l'acquisition de ses mots, ne soit, comme limaille de fer, polarisée par ce qui, déjà dans ses parents, s'oriente du parlêtre. La définition que Freud donne de l'inconscient n'est pas autre chose.

Le symptôme est l'inscription, au niveau du réel, de cette projection d'inconscient, de ce véritable criblage – au sens où l'on dit que des projectiles criblent une surface – ce criblage, dis-je, du parlêtre par le dire de deux conjoints – Dieu sait comment, c'est le cas de le dire –, de deux sujets qui se moquent de cette division profonde qu'il y a entre le corps et la nature du langage.

C'est là que se lève la question que je presse les linguistes de considérer comme l'incidence même à laquelle ils doivent, sous une forme quelconque, donner une réponse –

ex-siste.

Ex-siste. Es un saber. Uno se ve forzado a pensar que hay cierto saber en alguna parte, porque lo real da testimonio de algún orden. Excepto que es estrictamente imposible —pienso que nadie lo dudará aquí— pensar que este saber fuera el saber para lo mejor. Sólo habría el fiel del síntoma y, por otra parte, el del lenguaje.

Es precisamente la relación de los dos lo que ponemos en cuestión. Es evidente que el saber imputado a alguna cosa en lo real, lo llamen Dios o de otra manera, no tiene nada que ver de todas formas con el saber que se articula especialmente por el hecho siguiente, que hay un ser que habla.

Raíces

Es aquí donde el inconsciente echa siempre raíces. No echa raíces solamente porque este ser haya aprendido a hablar cuando era niño, si su madre quiso darse el trabajo, sino porque ha surgido ya de dos hablaseres.

El inconsciente es esto. Es que había ya dos personas marcadas por el hablaser, marcadas por esta distorsión en el pensamiento — no se sabe por qué, como figura, como inquietud— que corresponde al hecho de que haya hablaser. Es por haber nacido de dos hablaseres, es decir, por estar ya prefigurado, si puede decirse así, como rastro en su deseo. Es que surge ya esto que hace que cada uno tenga un inconsciente.

Hay un inconsciente porque estos seres de hablaser son de tal forma que no será ya posible que su aprendizaje de lalengua (...) entre los dos, pues, tanto como quieran su ímpetu por añadidura (...) la adquisición de sus palabras, no sea, como limaduras de hierro, polarizada por lo que, ya en sus padres, se orienta por el habiaser. La definición que Freud da del inconsciente no es nada distinto.

El síntoma es la inscripción, al nivel de lo real, de esta proyección de inconsciente, de esta verdadera criba —en el sentido en que se dice de los proyectiles que criban una superficie, Dios sabe cómo, la expresión viene al caso—, de dos sujetos que se burlan de esta división profunda que hay entre el cuerpo y la naturaleza del lenguaje.

Origen

Es aquí donde surge la pregunta con la que apremio a los lingüistas a que consideren como la incidencia misma a la que deben dar, de una forma u otra, una

pour avoir ces effets : quelle est la source, l'origine, du langage ?

Il paraît impossible de penser purement et simplement que ce soit le corps, que le corps comme on dit invente son expression. Le langage est un parasite auquel il est possible de coordonner ces faits que Freud dénomme du refoulé primordial, de *l'Urverdrängt*. Ce qu'il y a comme trou au centre du langage vaut bien ce qu'il y a comme trou au centre de ce corps, dont nous ne savons que ses proliférations imaginaires. Il doit y avoir un trou aussi au cœur, au centre du réel. C'est ce que permet de se figurer cette configuration torique que j'articule du nœud borroméen.

Mais le sens du langage, quel en est le poids propre ? Quelle en est la portée ?

J'ai là-dessus ma petite idée, mais je ne vois pas pourquoi, ladite petite idée, je ne pourrais pas me la garder.

[23]Qui pose une question ? Vous allez faire comme d'habitude, me laisser sec ? Qui pose une question ?

X : – Que pensez-vous de Michel Foucault dans Les mots et les choses, qui a parlé précisément du langage ?

LACAN : – C'est quelqu'un de très bien, Michel Foucault, voilà ce que j'en pense. La seule chose que je puisse lui reprocher, c'est de n'avoir pas traversé lui-même l'expérience analytique. *Les mots et les choses*, ce serait bien mieux s'il était plus lacanien. Vous voyez que je ne refuse pas de répondre, même aux questions embarrassantes. Qui a encore une question à poser ?

M. VEXLIARD, Directeur de l'Unité de Psychologie: – Y a-t-il un rapport quelconque entre ce que vous dites, vos *Écrits*, et ce qu'a écrit Freud ?

LACAN : – Le rapport est tout à fait fondamental, à savoir que je me suis fondé d'un *retour à Freud*.

Il suffit d'ouvrir *La science des rêves* pour toucher du doigt qu'il n'est pas un seul de ces rêves qui ne soit par Freud interprété selon un mode de déchiffrage qui implique que le rêve soit verbalisé. Si ce n'est pas sur le texte, écrit ou parlé, du rêve que se fonde son interprétation, je souhaite simplement qu'on m'en donne un exemple. Cela est vrai jusqu'au rêve de la petite Anna Freud, dont on pourrait dire que ce n'est que l'expression

respuesta —para tener esto efectos— ¿cuál es la fuente, el origen del lenguaje?

Parece imposible pensar pura y simplemente que sea el cuerpo —que el cuerpo, como dicen, invente su expresión—. El lenguaje es un parásito al que es posible coordinar —estos hechos que Freud denomina como reprimido primordial, corno lo *Urverddrangt*. Lo que hay como agujero en el centro del lenguaje vale igual que lo que hay como agujero en el centro del cuerpo, de lo cual sólo sabemos sus proliferaciones imaginarias. Debe haber también un agujero en el corazón, en el centro de lo real. Es lo que permite figurarse esta configuracion tórica que articulo con el nudo borromeo.

Pero ¿cuál es el peso propio del sentido del lenguaje? ¿Cuál es su alcance? Tengo mi pequeña idea sobre esto pero no veo porqué, la susodicha idea, no podría guardármela.

Respuestas

¿Quién plantea una pregunta? ¿Harán como de costumbre y me dejarán cortado? ¿Quién plantea una pregunta?

X: — ¿Qué piensa usted de Michel Foucault en Las palabras y las cosas, que ha hablado precisamente del lenguaje?

Es alguien formidable, Michel Foucault, eso es lo que pienso de él. La única cosa que puedo reprocharle es que no haya atravesado él mismo la experiencia analítica. Las palabras y las cosas estaría mucho mejor si fuera más lacaniano. Ya ven que no me escapo de responder, incluso a las preguntas embarazosas. ¿Quién tiene todavía una pregunta para hacer?

M Vexliard, director de la Unidad de Psicología: —¿Existe alguna relación entre lo que usted dice, sus Escritos, y lo que ha escrito Freud?

La relación es absolutamente fundamental, es decir, me he fundado en un retorno a Freud.

Basta con abrir La interpretacíón de los sueños para ver con los propios ojos que no hay un solo sueño que no sea interpretado por Freud según el modo de desciframiento que implica que el sueño sea verbalizado. Si no es cierto que su interpretación se funda en el texto, escrito o hablado, del sueño, querría simplemente que me dieran un ejemplo de lo contrario.

Esto es verdad hasta en el sueño de la pequeña Anna Freud, del que podría decirse

d'un besoin. Freud dit lui-même que si elle rêve de la bouillie de fraises, de la crème, de la confiture, c'est pour autant qu'on lui a dit que ces nourritures étaient celles dont elle devait se priver, qui lui étaient interdites. Voilà pourquoi elle en rêve. D'autre part, le (24)fait qu'elle rêve en articulant ces mots, montre la présence directe, et, dirais-je vivante, du langage.

Il n'y a pas non plus un seul des faits transmis au titre du lapsus qui ne soit toujours accompagné de quelque chose qui interprète ce dans quoi la conduite du sujet a achoppé. Si celle-ci a achoppé, c'est qu'il a fallu qu'elle passe par une double traduction, à savoir, traduction en mots aller et retour. C'est dans le retour que le jeu de mots se montre justement tomber à côté. Il est inutile d'insister, puisque c'en est l'essence même. Si le mot d'esprit a un sens, c'est justement d'équivoquer. C'est en cela qu'il nous donne le modèle de la juste interprétation analytique.

Bref, j'ai ramené à la première topique freudienne – c'est cela que j'ai appelé *retour à Freud* – le quelque chose qui est impliqué dans la pratique analytique elle-même. Cela ne veut pas dire que la seconde topique soit fautive à cet égard.

Il arrive certes à Freud « d'entifier » si je puis dire[3]. Il fait être quelque chose qui serait la chose que je disais tout à l'heure sous le nom de la nature, il accroche toutes sortes de petites banderoles à ce qui se supporte d'un corps, il parle de la pulsion comme de quelque chose qui a à être, et qui est lié à des configurations très précises dans ce corps, et nommément à quatre orifices qui jouent un rôle patent et notoire. Mais, même quand il entifie, il est clair, surtout si on se réfère à ce qu'il a écrit précédemment de la pulsion, que cette pulsion n'est pas une substance, mais un vecteur. Elle est un signe mathématique de quelque chose qu'il s'agit de justifier. Pour dire les choses plus précisément, elle est ce qui, au niveau des équations dites vectorielles, se spécifie de ce qu'on appelle un scalaire. C'est tout à fait clair.

Même au niveau où Freud, en quelque sorte, substantifie dans ses termes le *Ça* – qui n'a là de portée et de valeur que de s'opposer à la fonction dite du *préconscient*, pour autant que s'y inscrirait quelque chose du monde extérieur – ce *Ça*, il en souligne le silence. Ne peut-on y voir une trace, le signal, le stigmate, du fait que, partout ailleurs, ce dont il a fait la dimension de l'inconscient, c'est le langage ? Et non seulement (25)le langage, mais le langage en tant qu'incarné dans *lalangue*. En fin de compte, nous le voyons à beaucoup de signes, c'est au niveau du *lalangue* que porte l'interprétation.

que no es más que la expresión de una necesidad. Freud mismo dice que si ella sueña con papilla de fresas, con crema, mermelada, es en la medida que le han dicho que esos alimentos eran aquellos de los que debía privarse, que le estaban prohihidos. Es por eso que sueña con ellos. Por otra parte, el hecho de que sueñe articulando estas palabras, muestra la presencia directa y, diré incluso viviente, del lenguaje. No hay tampoco uno sólo de los hechos transmitidos como lapsus que no vaya siempre acompañado de algo que interprete aquello con lo que ha tropezado la conducta del sujeto. Si ha tropezado es porque ha sido preciso que pase por una doble traducción, es decir, traducción en palabras de ida y vuelta. Es a la vuelta cuando se muestra que el juego de palabras le va precisamente al pelo. Es inútil insistir, ya que es su esencia misma. Si el chiste tiene un sentido es precisamente porque hace equívoco. Es por eso que nos ofrece el modelo de la interpretación analítica justa.

En resumen, he vuelto a llevar a la primera tópica freudiana — esto es lo que he llamado retorno a Freud— aquello que está implicado en la práctica analítica misma. Esto no quiere decir que la segunda tópica quede en falta al respecto.

Freud, es cierto, llega a entificar, si puedo decirlo así —hace que algo sea, algo que sería la cosa de la que hablaba ahora mismo con el nombre de la naturaleza, clava toda una serie de banderitas en lo que se soporta como un cuerpo, habla de la pulsión como de algo que tiene que ser y que está vinculado a configuraciones muy precisas en ese cuerpo, y especialmente a cuatro orificios que juegan un papel patente y notorio.

Pero, incluso cuando entifica, es claro, sobre todo si uno se refiere a lo que escribió antes sobre la pulsión, que esta pulsión no es una substancia sino un vector. Es un signo matemático de algo que se trata de justificar.

Para decir las cosas de un modo más preciso, es lo que, en el nivel de las ecuaciones llamadas vectoriales, se concreta en lo que se llama un escalar. Está muy claro.

Incluso al nivel donde Freud, de alguna manera. substancializa con sus términos al Ello, que no tiene otro alcance que el de oponerse a la función llamada de lo preconsciente, en la medida en que se inscribiría en él algo del mundo exterior, subraya el silencio de ese Ello. ¿No podemos ver ahí un rastro, la señal, el estigma, del hecho de que en cualquier otra parte, aquello con lo que ha hecho la dimensión del inconsciente es el lenguaje? Y no sólo el lenguaje sino el lenguaje en tanto que encarnado en *lalengua*.
A fin de cuentas, lo vemos por muchos signos, es al nivel de lalengua donde la interpretacion tiene efectos.

[3] English joke ? : une « Id-*entification* ».

J'évoquerai simplement ce que Freud apporte dans un cas sur ce qui est considéré comme un stigmate de perversion. Le *Glanz auf der Nase*, le brillant sur le nez, excite tout particulièrement un fétichiste dont il parle. S'il en trouve l'interprétation, c'est dans *To glance at the nose* qui était la langue que parlait le petit enfant quand il est né. Je veux dire peu après sa naissance, quand il a commencé à être pris, justement, dans la langue de ses parents. Le *To glance*, *regarder*, est devenu un *Glanz*, *un brillant, un éclat*. Voilà ce dont Freud rend responsable le fétichisme du sujet en question. Je vous donne cet exemple parmi d'autres.

Je pense que ce que je me permets d'énoncer suit Freud au plus près, même quand, pour se faire comprendre, et attirer une certaine philosophie, une certaine somme de préjugés en quelque sorte ambiante, il a dû faire sa seconde topique sur le modèle de quelque chose qui n'est pas très reluisant, il faut bien le dire.

Cette espèce de sac à pulsions que vous voyez dans les *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, et que Freud nous donne pour constituant l'essentiel du *Ça*, n'est peut-être pas le plus heureux des schémas. Au moins celui de mon nœud borroméen ne me parait-il pas plus salopard que le sien, et il a l'avantage de rendre compte d'éléments dynamiques, liés à ce que j'ai appelé tout à l'heure le coinçage qui se produit en certains points précis.

Je ne vous le développerai pas ce soir. Je ne peux tout dire en une heure. Ce serait curieux alors que je parle depuis vingt-et-un ans.

Texte [rêvu] <revu> et annoté à partir de l'établissement de Jacques-Alain Miller (Voir image ci-après de l'original)

Evocaré simplemente lo que Freud aporta en un caso sobre lo que se considera como un estigma de perversión. El *Glanz auf der Nase*, el brillo en la nariz, excita de modo particular a un fetichista del que habla. Si encuentra su interpretación es en *to glance at the nose* que era la lengua que hablaba el niño cuando nació. Quiero decir poco después de su nacimiento, cuando empezó a quedar apresado, precisamente, en la lengua de sus padres. El *to glanze*, mirar, se ha transformado en un Glanz, un brillo, un resplandor. Es de esto de lo que Freud hace responsable al fetichismo del sujeto en cuestión. Les doy este ejemplo entre otros posibles.

Pienso que lo que me permito enunciar sigue a Freud muy de cerca, incluso cuando, para hacerse comprender y atraer a cierta filosofía, a cierta suma de prejuicios que están en el ambiente, tuvo que hacer su segunda tópica siguiendo el modelo de algo que no es muy brillante, la verdad sea dicha.

Esa especie de bolsa de pulsiones que pueden ver en las *Nuevas Conferencias de Psicoanálisis*, que Freud nos ofrece como lo que constituye lo esencial del Ello, no es tal vez el más feliz de los esquemas.

Al menos el de mi nudo borromeo no me parece más chapucero que el suyo y tiene la ventaja de dar cuenta de elementos dinámicos, vinculados a lo que he llamado hace un rato la trabazón que se produce en algunos puntos precisos.

No voy a desarrollarles esto esta noche. No puedo decirlo todo en una hora. Sería curioso cuando resulta que hablo desde hace veintiún años.

* * *

Jacques Lacan

Le phénomène lacanien

Texte établi par Jacques-Alain Miller

Conférence prononcée au Centre universitaire méditerranéen (CUM) de Nice le 30 novembre 1974.

C'EST évidemment une faiblesse que d'avoir accepté ce titre.

Initiation

Lors de la séance de réception de mon ami Claude Lévi-Strauss à l'Académie Française, il m'avait semblé que celui-ci élevait l'Académie Française jusqu'à l'initiation, c'est-à-dire réduisait l'initiation à rien. Naturellement, cela me tracassait. Je lui ai posé peu après toutes le questions qu'il fallait, grâce à quoi je me suis aperçu que, effectivement, il réduisait l'initiation à ce que comporte l'accession à l'Académie Française, ce qui m'a encore plus affecté — non pas du tout que je tienne à l'initiation.

Non seulement je n'y tiens pas, mais je pense, pour tout dire, que l'initiation est toujours un truc assez moche.

Nature

On parlait tout à l'heure à déjeuner, avec Poirier et quelques personnes qu'il avait bien voulu réunir à mon usage,

de la nature. Il est évident que l'initiation participe d'une croyance à la nature.

Je tâcherai de vous faire sentir, pendant cette chose comme ça qui s'appelle une conférence, à quel point je n'y crois pas, à la nature. Ceci est d'ailleurs frappant — dans une culture, dans ce qu'on appelle ainsi au nom de la nature — la nature qui serait —, il y a différentes conceptions de la nature.

Je ne crois pas beaucoup à l'initiation, tout en le regrettant un peu, comme tout le monde, enfin comme tous les débiles. Ce que je me sentirais dans la nature... Malheureusement, vu que je suis analyste, il m'est totalement impossible d'y croire.

Déchet

L'analyste — au moins ai-je essayé de faire qu'il y ait des analystes de cet acabit — est quelqu'un qui réalise — le pire est qu'il faut qu'il le réalise lui-même — que ce dont il s'agit dans l'effet de toute culture, au fond du fond du tourbillon, je veux dire ce qui fait cause — eh bien, c'est un déchet.

Tout le monde ne s'en aperçoit pas, mais seul a le droit de s'autoriser d'être vraiment un analyste celui qui s'en est aperçu. Être un déchet est ce à quoi aspire sans le savoir quiconque est un être parlant — je n'emploie ce terme que parce que je ne sais pas à qui je m'adresse, vous êtes trop nombreux.

Quiconque est un être parlant est pris dans ce tourbillon qui est la vraie course de son désir — désir dont vous avez sans doute appris à l'occasion que c'est l'essence de l'homme. Un certain Spinoza s'en est aperçu, bien avant que la psychanalyse existât. Dieu merci, il jette un voile sur ce qu'il en est de l'authentique cause du désir.

Défi

Bien. Nous voilà entrés dans le phénomène lacanien.

C'est un titre que j'ai accepté. Poirier me téléphonait, je n'avais pas pensé à un titre parce que j'avais d'autres chats à

fouetter, il m'a passé celui-là, je l'ai accepté. Je ne vois pas pourquoi je n'accepterais pas quelque chose comme un défi.

C'est ainsi que j'ai accepté de répondre à une certaine *Télévision*. J'ai l'air de jeter des vérités hors-cycle à la tête alors que tout le monde pense que l'être parlant est un déchet, et la preuve, c'est qu'au nom de ceci qu'on m'interrogeait pour la télévision, on m'a posé les questions les plus stupides, auxquelles j'ai tâché de répondre de la même façon, comme on répond à un défi.

Effets

Je ne vais tout de même pas faire du présent défi un piège, et vous expliquer que je n'ai rien à faire avec un phénomène quelconque, parce que cela m'engagerait déjà dans les divers sens du mot *phénomène*. Il est néanmoins évident que ce n'est pas du phénomène Lacan qu'il s'agit.

Si j'ai accepté ce défi, c'est parce que j'admets qu'il y a des effets lacaniens.

De quel ordre sont-ils ? Évidemment, de celui que je veux.

Noumène

Cela n'a rien à faire avec le phénomène au sens, disons, le plus sérieux qui est donné à ce terme. Comme il y a ici, je le suppose, quelques personnes pour s'en douter, c'est celui qui l'oppose au noumène. Ce sont des histoires de philosophie, de ces choses qui traînent dans l'enseignement.

On m'a prévenu que j'entendrai parler je ne sais pas qui, ce qui me met à l'aise — je donne ma parole que je ne soupçonne pas qui c'est —, quelqu'un qui fait office de Sybille du CUM. Eh bien, le noumène, tel qu'on l'a entendu dans des âges très anciens — en quoi la Sybille de Cumes n'est pas plus mal placée qu'ailleurs —, est quelque chose où s'ébauche une sorte de pressentiment de ce que j'appelle quant à moi, plus simplement, le réel.

C'est d'ailleurs ainsi que cela se présente. On dit que le phénomène est ce en quoi les choses, comme on s'exprime, nous apparaissent. Elles ne nous apparaissent qu'à travers la faiblesse de nos sens, et nous ne soupçonnons pas ce qu'il peut en être de leur réel. C'est une vue modeste, mais dont il s'agit justement de rendre compte.

Gadgets

Il se trouve, en effet, qu'en dépit de cette soi-disant impossibilité d'accéder au réel des choses, nous avons eu, par quel incroyable frayage, accès à quelque chose qui, de ce réel, nous donne quoi ? En fin de compte, quelques gadgets.

Ils ont ceci de particulier de porter la marque de l'être qui les a fabriqués — il n'est rien qui aille plus vite au déchet que lesdits gadgets. Ces gadgets — la télévision, l'automobile, les appareils — chacun sait où ça va. Ça finit dans une décharge où on les démantibule. C'est tout à fait comparable au sort d'un être humain.

Appareil

Ce qui vous les fait attribuer au réel, est évidemment bien autre chose que ça. C'est que nous ne les construisons pas sans cet énorme appareil scientifique qui, lui, n'a rien à faire avec lesdits gadgets et leur sort.

L'appareil scientifique est quelque chose qu'il conviendrait d'expliquer — pourquoi nous trouvons-nous, par exemple, dans cette situation de substituer au noumène la théorie des quanta ?

L'indétermination entre l'onde et le corpuscule se trouve, à un certain niveau, répondre aussi bien des phénomènes. De sorte que la question du noumène ne s'en trouve pas simplifiée.

La question du noumène laisse tout à fait en porte-à-faux ce dont il s'agit quant au phénomène.

Science

Ce que je voudrais, c'est faire que le discours analytique se tienne assez pour s'enseigner de façon aussi rigoureuse que la science. Ce qui, pourtant, me rend ce dessein difficile à réaliser, c'est que, quoiqu'elle en pense, la science ne s'est pas encore donnée son propre statut.

Bien sûr, me dira-t-on, c'est l'expérience qui fait son statut. Il est pourtant bizarre et regrettable que l'expérience ne mène strictement à rien quand l'appareil mathématique ne la soutient pas. C'est très précisément de cet appareil que, de façon datable, la prétendue fécondité de l'expérience s'est opérée dans la science.

Quand la science en question, qu'elle soit physicienne ou biologiste, se targue de trouver sa règle dans l'expérience, elle omet complètement qu'il n'y a d'expérience sensée que depuis Galilée, pour l'appeler par son nom. Il a fallu frayer les choses d'une façon telle qu'on renonce à se servir de ses intuitions, c'est-à-dire de quelque chose de sorti de l'imaginaire, et qu'on se passe de ce qui va très bien avec ces intuitions — il s'agirait encore de savoir pourquoi —, à savoir les grands mots, les mots qui font sens.

Il n'y a pas à dire, moi aussi — même en voulant frayer ce qu'est l'analyse, je suis forcé d'emprunter de ces grands mots, des mots qui font sens. Qu'est-ce que c'est, l'imaginaire, le symbolique, le réel, si ce n'est quelque chose qui fait sens ?

Comme vous le voyez, l'exercice de mettre au pas un certain nombre de gens ensemble sans retomber dans l'ornière philosophique, n'est pas une petite affaire.

Freud

La science elle-même n'ayant absolument pas éclairé ses principes, à savoir sur quel pied elle danse, je n'ai strictement d'autre point d'appui que la pratique analytique.

À ceci près que — et je m'en félicite — ce n'est pas moi qui l'ai inventée. C'est un nommé Freud qui a fait le travail de l'introduire.

Nous n'allons pas nous mettre à réfléchir sur le fait qu'il croyait avoir là-dessus l'appui de vérités scientifiques établies. Dieu sait à quel point il se gargarise de notions dites énergétiques. C'est incontestablement ce sans quoi les physiciens ne pourraient aborder quoi que ce soit. Mais jusqu'à nouvel ordre, pour implanter une énergétique au niveau de la pratique analytique, il faut vraiment tirer les choses par les cheveux.

C'est avec une sorte de naïveté que Freud s'emploie à réfléchir sur la fonction de la tension. Que peut-on dire de plus vague que de considérer un corps — j'entends ce que vous êtes là, en face de moi, présents avec votre corps — comme quelque chose de plus ou moins chatouillé ?

Dans la pratique analytique, ce dont il s'agit, ce n'est pas simplement de chatouiller. On s'aperçoit qu'il y a des mots qui portent, et d'autres pas. C'est ce qu'on appelle l'interprétation.

Mots

C'est par là que j'ai commencé à introduire la sorte de cogitation à laquelle j'invitais mes co-praticiens. Je leur ai demandé de réfléchir, partout, puisque c'est leur règle, sur le sujet de savoir comment il pouvait bien se faire qu'ils opèrent — je ne dis pas *guérissent*, on ne guérit pas tout le monde — avec les mots. Il y a des opérations qui sont effectives et qui ne se passent qu'avec des mots.

Quand j'ai introduit cela, il y a vingt-et-un ans, cela a fait du tirage un tout petit peu de tirage. N'allez pas vous imaginer qu'il y en a eu un très grand. Les psychanalystes sont comme tout le monde, comme vous, ils sont sourds à ce qui ne leur plaît pas. Même parmi mes élèves les plus proches, ils étaient sourdingues à la remarque que je leur faisais, qu'il valait peut-être la peine de remettre en cause quelque chose de l'acquis pour introduire la question de comment cela peut-il bien opérer.

Les mots, le langage comme on dit, on en fait la fonction la plus étrange quand on croit que c'est un moyen de communication. Communication de quoi, grand dieu ? De la vérité ? Il est tout de même très curieux que tout le monde ne s'aperçoive pas que le mot serve également à la vérité et au mensonge. Et qu'il y a même toutes les chances qu'il serve au mensonge plus souvent qu'à la vérité, vieille affaire, mise depuis longtemps en évidence avec le fameux dit paradoxe, qui n'a rien de paradoxal, du menteur.

L'important n'est pas tellement que le langage dise ou ne dise pas la vérité, c'est qu'il aide — tout court.

Il y a des dires qui opèrent, il y a des dires sans effets.

Quelqu'un, là-bas, lève des bras désespérés. J'aimerais bien que, quand j'aurai fini, ce que j'espère faire vite, il pose la question que lui inspire cette remarque sur le dire.

Dire

Pour que le dire prenne, nous invitons, nous autres analystes, la personne qui se confie à notre dire, à parler, et, justement, à parler sans le moindre souci de la vérité ou du mensonge, à parler de ce qui lui passe par la tête. Dieu sait que, pour mentir, un analysant ne s'en prive pas.

Il est tout de même curieux que, broché sur cette parole dont nous prions ledit sujet de faire un parler tout venant, un dire puisse avoir un effet —, et que cet effet porte bien au-delà du bavardage auquel, pour le dire, nous invitons le sujet qui se confie à nos soins.

Les effets de ce dire vont tout à fait ailleurs que de corriger le bavardage en question, qui est suggéré, voire imposé, par la règle analytique. Ils vont à modifier (...). Comment cela peut-il se faire qu'un dire ait ces effets ?

Mais la nature ?

Quand je parle de la nature, je ne parle pas de ce déchet dont j'ai parlé tout à l'heure — ça, c'est ce que présente l'analyste. Il faut qu'il soit bien assuré dans sa position de déchet pour pouvoir inviter, inciter, l'analysant, comme je l'appelle

puisque c'est lui qui fait le travail, à ne pas se croire plus que, lui, il ne se croit, l'analyste. Il se met à la disposition de l'analysant au titre de dernier des derniers, puisqu'il va falloir qu'il soit à l'heure, trois ou quatre fois par semaine, pour écouter ce qui va jaillir de lui au naturel. Il faut vraiment qu'il y ait un niveau où il ne se croit pas grand'chose.

Seulement, il est tout de même assez curieux que, en fin de compte, ce soit son dire qui porte. Il porte bien plus loin que ce qui est fourni comme matériel — c'est le terme que nous employons — de bavardage.

Il vaut tout de même la peine, pour expliquer ça, d'essayer d'avoir quelque chose qui ressemblerait à un réel.

Dieu

Il est déjà cinq heures un quart, et je ne vois pas pourquoi je tirerais sur la corde de la patience, d'autant plus que je voudrais bien plutôt vous entendre, vous, puisque j'ai vu tout à l'heure des signes de bras au ciel, d'invocation sans doute au Seigneur.

À ce propos, quelqu'un me demandait récemment si, quant aux effets lacaniens, je pouvais dire ou non si Dieu était mort.

Pour dire les choses comme je les pense, ou plutôt comme je les écris, Dieu ex-siste. Entendez-le comme vous voulez, c'est une interprétation — une interprétation de ce qui ex-siste, c'est-à-dire qui n'est pas dans le coup. Et c'est pour cette raison que je m'interroge sur son rapport avec le sens.

Sens

Je ne suis pas sûr que le dire qui opère ait toujours un sens. Il y a même des chances, de fortes chances, que ce qu'il y a de plus opérant, c'est un dire qui n'ait pas de sens. C'est une suggestion que je fais. Bien entendu, vous n'êtes pas ici faits pour l'entendre, puisque si vous venez pour entendre parler du phénomène lacanien, c'est bien pour autant que ce phénomène se présente comme ayant un sens.

Seulement, il y a quelque chose dont Freud s'est aperçu, c'est du rapport de l'inconscient avec le mot d'esprit.

Et le mot d'esprit, c'est l'équivoque. Et l'équivoque, c'est le langage.

Le langage est, certes, soumis à quelque chose qui a sa loi. Il suffit de faire un peu de grammaire pour s'en apercevoir. Le langage suppose une ombre de sens. Si je me permettais de donner moi-même l'exemple, je dirais qu'il scie le sens — jouant de l'équivoque entre la scie et l'ombre, la (...).

Nœud

On pourrait s'apercevoir que cela va un tout petit peu plus loin que ça n'a l'air.

À regarder de près notre géométrie, on s'apercevrait notamment que c'est une géométrie de la scie. Nos surfaces planes, nos volumes, nos arrêtes et autres lignes idéales, ne suffisent pas à donner un statut au point. Et pourtant le point, l'élément comme nous disons aussi, c'est avec ça, que nous pensons même en mathématiques. Nous en soutenons la théorie dite des ensembles.

Il pourrait y avoir une autre façon d'engendrer le point, et c'est ce que j'ai essayé de faire en parlant d'un certain nœud, dit borroméen. C'est un drôle de machin, que je ne vous dessinerai pas pour l'instant, parce que vous êtes trop nombreux. Si vous étiez cinq ou six, comme je m'y attendais, je vous aurais dessiné le nœud borroméen, et vous auriez vu tout de suite que c'est ravissant, et que ça démontre le rapport du réel, de l'imaginaire et du symbolique comme il n'est pas permis.

Le point est à trouver au cœur, au centre. C'est aussi bien ce qui le défait, en tant qu'il résulte du vrai coinçage, le plus central, du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Amour

Vous avez un corps, d'où procède votre imaginaire. Vous êtes surgi de cette chose fabuleuse, totalement impossible, qui est la lignée génératrice, vous êtes né de deux germes qui n'avaient aucune raison de se conjuguer, si ce n'est cette sorte de loufoquerie qu'on est convenu d'appeler *amour*. *Ils font l'amour* — au nom de quoi, grand dieu ?

Cela est tellement patent qu'il y a eu tout de même une petite pointe de sens à se manifester franchement, au niveau du symbolique. On s'est aperçu que l'amour, ça ne se soutient que de ceci — *Aime ton prochain* — personne ne sait qui il est, naturellement — *comme toi-même*. Mais au nom de quoi veux-tu t'aimer toi-même ?

C'est justement là que se rencontre le phénomène absolument fabuleux, qui se réalise de ceci, que l'homme — c'est là-dessus que j'ai tenté de faire mon premier frayage — aime son image comme ce qui lui est le plus prochain, c'est-à-dire son corps. Simplement, son corps, il n'en a strictement aucune idée. Il croit que c'est moi. Chacun croit que c'est soi. C'est un trou. Et puis au-dehors, il y a l'image. Et avec cette image, il fait le monde.

Rapport

Il n'y a qu'une seule chose dont il ne sache littéralement que faire quand par exemple c'est un homme — c'est une femme. Il n'y a rien dont il sache moins que faire, que d'une femme. Interrogez-vous. Qu'y a-t-il de plus embarrassant pour un homme qu'un corps de femme ?

C'est au point que même Platon s'en est aperçu. Il s'en est aperçu dans *Le Banquet*, où il raconte, à un niveau mythique — c'est très commode, le mythe, et même indispensable — qu'ils n'en faisaient qu'un, de corps — et, ce qui est très embêtant, que ça ne s'est jamais revu.

Freud, tombant dans le panneau, nous raconte que l'Eros, c'est la tendance vers l'Un. C'est justement là qu'est toute la question — le réel, lui, il est bel et bien deux. À partir de là, il

est tout à fait clair que le réel, comme je l'exprime, c'est justement l'impossible. À savoir, l'impossible de ce qui donnerait un sens à ce rapport dit sexuel.

Sexualité

Il y a quelque chose que Freud a mis en évidence. Ce n'est pas parce qu'il l'appelle *sexualité* qu'il faut se foutre le doigt dans l'œil, et croire que ce qu'il dit est exactement le contraire de ce qu'il dit effectivement. Ce qu'il dit effectivement, c'est que le sexuel est partout ailleurs que dans le génital, à savoir, partout ailleurs que ce qui aboutit à la reproduction.

Il s'agit de mettre en relief le rapport de ceci avec le fait que ce même être, qualifié d'être parlant, quelqu'effort qu'il fasse pour donner sens au rapport sexuel, en est réduit à une formidable prolifération de mots, voire à l'occasion de lettres d'amour, toutes choses qui ne sont strictement fondées sur rien — sur rien d'autre que sur le fantasme, c'est à savoir, ce qui suscite la jouissance.

Il y a un rapport — mais quel est-il ? — entre ce que Freud a mis en évidence concernant la sexualité et le fait qu'il y a des animaux qui parlent, c'est-à-dire qui sont affligés de quelque chose de tout à fait parasitaire, qui ne les laisse certes foutrement pas indifférents.

Affect

J'entends des analystes m'objecter que dans l'analyse, ce qui compte n'est pas le langage, comme je l'énonce, mais, paraît-il, l'affect. Ils font preuve de prudence pour le dire, puisqu'ils sortent un mot dont ne se sont jamais servis ceux que j'appellerai des médicastres, c'est-à-dire des gens qui ne savent même pas ce qu'ils disent.

L'affect, qu'est-ce que c'est ?

Il y a des affects. Non seulement il y en a, mais j'en ai sorti un certain nombre dont on n'avait jamais entendu parler avant dans la théorie analytique. J'ai mis à sa place la fameuse triade *inhibition*, *symptôme*, *angoisse*, qui est un des points

les plus vifs, les plus nerveux, de la théorie freudienne, en montrant qu'il ne fallait pas mettre les trois termes sur la même ligne, mais les décaler, grâce à quoi on pouvait voir ce qui se dessinait dans cette classification qui est correcte.

Les prétendus affects ne témoignent, en fait, que l'affectation de ceux qui en parlent. Qu'est-ce qui fait l'émotion ? Croyez-vous que ce soit que les tripes remuent ? De quoi est-ce qu'elles remuent ? Elles remuent des mots. Il n'y a rien qui affecte, comme on dit, davantage celui que j'ai qualifié d'être parlant.

Être

Je vais tout de même vous dire le mot dont je me sers pour désigner l'inconscient — je dis *le parlêtre*.

Je me permets ici aussi une petite équivoque — c'est l'être qui parle, mais c'est aussi celui qui parle cette chose fabuleuse qui, strictement ne tient qu'au langage, à savoir l'être.

Si ce n'était pas le langage qui introduise l'être, tout l'être, cette idée, d'où viendrait-elle ?

Mis à part les philosophes dont c'est le métier de faire de l'ontologie, je me demande quel serait le poids de ce verbe, *être*, dont on se demande ce qu'il peut être pour un être qui ne parle pas. Il ne suffit pas d'avoir des relations très intimes et personnelles avec un dauphin pour être sûr qu'il pense être. S'il n'y avait pas le mot *être*, je ne sais pas si l'homme penserait être. Ce sont des petites remarques, que j'ai faites incidemment, en marge de mes gardes.

Savoir

Ce que je veux simplement vous dire pour terminer, c'est que ce à quoi nous avons affaire, c'est au symptôme.

Un symptôme est un effet qui se situe dans le champ du réel. Voilà sur quoi il s'agit de s'interroger avec ma petite mécanique, le nœud borroméen du symbolique, de l'imaginaire et du réel — comment se fait-il que l'on puisse, dans un

sens, rattacher un symptôme à quelque chose de précis dans l'inconscient, c'est-à-dire à un savoir ?

Ce n'est nullement cette sorte de savoir que, sous des noms divers, au cour des âges, on a imputé au réel. Nous ne savons en rien si le réel sait quoi que ce soit. Justement, la preuve c'est que, quand il s'agit de savoir à situer dans le réel, nous ne pouvons décemment l'imputer qu'à Dieu. Et c'est en ça qu'il ex-siste.

Il ex-siste. C'est un savoir. On est bien forcé de penser qu'il y a un certain savoir quelque part, parce que le réel témoigne d'un certain ordre. À ceci près qu'il est strictement impossible — je pense que personne ici n'en doute — de penser que ce savoir serait le savoir pour le meilleur. N'y aurait-il que le fléau du symptôme, et, d'autre part, celui du langage.

C'est justement la relation des deux que nous mettons en question. Il est manifeste que le savoir imputé à quelque chose dans le réel, qu'on appelle ça Dieu ou autrement, n'a de toute façon rien à faire avec le savoir qui s'articule spécialement de ceci, qu'il y a un être qui parle.

Racines

C'est là que, toujours, l'inconscient s'enracine. Il ne s'enracine pas seulement parce que cet être a appris à parler quand il était enfant, si sa mère a bien voulu en prendre la peine, mais parce qu'il est surgi déjà de deux parlêtres.

L'inconscient, c'est ça. C'est que, déjà, il y avait deux personnes marquées par le parlêtre, marquées par cette distorsion dans la pensée — on ne sait pourquoi, comme figure, comme inquiétude — qui tient à ce qu'il y a du parlêtre. C'est d'être né de deux parlêtres, c'est-à-dire d'être déjà préfiguré, si l'on peut dire, comme trace dans leur désir. C'est déjà qu'il surgit ce qui fait que chacun a un inconscient.

Il y a un inconscient parce que tels sont ces êtres de parlêtre qu'il ne se pourra pas que son apprentissage de lalangue (...) entre les deux quoi, autant que vous voudrez son élan de surcroît (...) l'acquisition de ses mots, ne soit, comme limaille

de fer, polarisée par ce qui, déjà dans ses parents, s'oriente du parlêtre. La définition que Freud donne de l'inconscient n'est pas autre chose.

Le symptôme est l'inscription, au niveau du réel, de cette projection d'inconscient, de ce véritable criblage — au sens où l'on dit que des projectiles criblent une surface — ce criblage, dis-je, du parlêtre par le dire de deux conjoints — Dieu sait comment, c'est le cas de le dire —, de deux sujets qui se moquent de cette division profonde qu'il y a entre le corps et la nature du langage.

Origine

C'est là que se lève la question que je presse les linguistes de considérer comme l'incidence même à laquelle ils doivent, sous une forme quelconque, donner une réponse — pour avoir ces effets, quelle est la source, l'origine, du langage ?

Il paraît impossible de penser purement et simplement que ce soit le corps — que le corps, comme on dit, invente son expression. Le langage est un parasite auquel il est possible de coordonner — ces faits que Freud dénomme du refoulé primordial, de l'*Urverdrängt*. Ce qu'il y a comme trou au centre du langage vaut bien ce qu'il y a comme trou au centre de ce corps, dont nous ne savons que ses proliférations imaginaires. Il doit y avoir un trou aussi au cœur, au centre du réel. C'est ce que permet de se figurer cette configuration torique que j'articule du nœud borroméen.

Mais le sens du langage, quel en est le poids propre ? Quelle en est la portée ?

J'ai là-dessus ma petite idée, mais je ne vois pas pourquoi, ladite petite idée, je ne pourrais pas me la garder.

Qui pose une question ? Vous allez faire comme d'habitude, me laisser sec ? Qui pose une question ?

X : — *Que pensez-vous de Michel Foucault dans* Les mots et les choses, *qui a parlé précisément du langage ?*

C'est quelqu'un de très bien, Michel Foucault, voilà ce que j'en pense. La seule chose que je puisse lui reprocher, c'est de n'avoir pas traversé lui-même l'expérience analytique. *Les mots et les choses*, ce serait bien mieux s'il était plus lacanien. Vous voyez que je ne refuse pas de répondre, même aux questions embarrassantes. Qui a encore une question à poser ?

M. Vexliard, directeur de l'Unité de Psychologie : — *Y a-t-il un rapport quelconque entre ce que vous dites, vos* Écrits, *et ce qu'a écrit Freud ?*

Le rapport est tout à fait fondamental, à savoir que je me suis fondé d'un retour à Freud.

Il suffit d'ouvrir *La science des rêves* pour toucher du doigt qu'il n'est pas un seul de ces rêves qui ne soit par Freud interprété selon un mode de déchiffrage qui implique que le rêve soit verbalisé. Si ce n'est pas sur le texte, écrit ou parlé, du rêve que se fonde son interprétation, je souhaite simplement qu'on m'en donne un exemple.

Cela est vrai jusqu'au rêve de la petite Anna Freud, dont on pourrait dire que ce n'est que l'expression d'un besoin. Freud dit lui-même que si elle rêve de la bouillie de fraises, de la crème, de la confiture, c'est pour autant qu'on lui a dit que ces nourritures étaient celles dont elle devait se priver, qui lui étaient inter-dites. Voilà pourquoi elle en rêve. D'autre part, le

fait qu'elle rêve en articulant ces mots, montre la présence directe, et, dirais-je vivante, du langage.

Il n'y a pas non plus un seul des faits transmis au titre du lapsus qui ne soit toujours accompagné de quelque chose qui interprète ce dans quoi la conduite du sujet a achoppé. Si celle-ci a achoppé, c'est qu'il a fallu qu'elle passe par une double traduction, à savoir, traduction en mots aller et retour. C'est dans le retour que le jeu de mots se montre justement tomber à côté. Il est inutile d'insister, puisque c'en est l'essence même. Si le mot d'esprit a un sens, c'est justement d'équivoquer. C'est en cela qu'il nous donne le modèle de la juste interprétation analytique.

Bref, j'ai ramené à la première topique freudienne — c'est cela que j'ai appelé *retour à Freud* — le quelque chose qui est impliqué dans la pratique analytique elle-même. Cela ne veut pas dire que la seconde topique soit fautive à cet égard.

Il arrive certes à Freud d'entifier, si je puis dire — il fait être quelque chose qui serait la chose que je disais tout à l'heure sous le nom de la nature, il accroche toutes sortes de petites banderoles à ce qui se supporte d'un corps, il parle de la pulsion comme de quelque chose qui a à être, et qui est lié à des configurations très précises dans ce corps, et nommément à quatre orifices qui jouent un rôle patent et notoire. Mais, même quand il entifie, il est clair, surtout si on se réfère à ce qu'il a écrit précédemment de la pulsion, que cette pulsion n'est pas une substance, mais un vecteur. Elle est un signe mathématique de quelque chose qu'il s'agit de justifier. Pour dire les choses plus précisément, elle est ce qui, au niveau des équations dites vectorielles, se spécifie de ce qu'on appelle un scalaire. C'est tout à fait clair.

Même au niveau où Freud, en quelque sorte, substantifie dans ses termes, le ça, qui n'a là de portée et de valeur que de s'opposer à la fonction dite du pré-conscient, pour autant que s'y inscrirait quelque chose du monde extérieur, ce ça, il en souligne le silence. Ne peut-on y voir une trace, le signal, le stigmate, du fait que, partout ailleurs, ce dont il a fait la dimension de l'inconscient, c'est le langage ? Et non seule-

ment le langage, mais le langage en tant qu'incarné dans *lalangue*.

En fin de compte, nous le voyons à beaucoup de signes, c'est au niveau du *lalangue* que porte l'interprétation.

J'évoquerai simplement ce que Freud apporte dans un cas sur ce qui est considéré comme un stigmate de perversion. Le *Glanz auf der Nase*, le brillant sur le nez, excite tout particulièrement un fétichiste dont il parle. S'il en trouve l'interprétation, c'est dans *to glance at the nose* qui était la langue que parlait le petit enfant quand il est né. Je veux dire peu après sa naissance, quand il a commencé à être pris, justement, dans la langue de ses parents. Le *to glance*, regarder, est devenu un *Glanz*, un brillant, un éclat. Voilà ce dont Freud rend responsable le fétichisme du sujet en question. Je vous donne cet exemple parmi d'autres.

Je pense que ce que je me permets d'énoncer suit Freud au plus près, même quand, pour se faire comprendre, et attirer une certaine philosophie, une certaine somme de préjugés en quelque sorte ambiante, il a dû faire sa seconde topique sur le modèle de quelque chose qui n'est pas très reluisant, il faut bien le dire.

Cette espèce de sac à pulsions que vous voyez dans les *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, et que Freud nous donne pour constituant l'essentiel du ça, n'est peut-être pas le plus heureux des schémas. Au moins celui de mon nœud borroméen ne me paraît-il pas plus salopard que le sien, et il a l'avantage de rendre compte d'éléments dynamiques, liés à ce que j'ai appelé tout à l'heure le coinçage qui se produit en certains points précis.

Je ne vous le développerai pas ce soir. Je ne peux tout dire en une heure. Ce serait curieux alors que je parle depuis vingt-et-un ans.

(Texte établi à partir de la transcription par Mme Elisabeth Geblesco d'un enregistrement de M. François Pélissier. *Tous droits réservés. Pour toute reproduction, s'adresser à Jacques-Alain Miller.)*